

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1840 \(octobre\)- 1847 \(septembre\) : Guizot au pouvoir, le ministère des Affaires étrangères](#)[Collection](#)[1845 \(4 mars- 18 septembre\) : François et Dorothée acteurs de l'entente cordiale](#)[Collection](#)[1845 \(27 juillet - 29 août\) : Dorothée à Londres, diplomatie et salon](#)[Item](#)[28. Val-Richer, Lundi 25 août 1845, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

## 28. Val-Richer, Lundi 25 août 1845, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : **Guizot, François (1787-1874)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

### Les mots clés

[Enfants \(Guizot\)](#), [Femme \(portrait\)](#), [Mandat local](#), [Politique \(France\)](#), [Posture politique](#), [Réception \(Guizot\)](#), [Récit](#), [Relation François-Dorothée](#), [Religion](#), [Victoria \(1819-1901 ; reine de Grande-Bretagne\)](#), [Voyage](#)

### Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

### Présentation

Date 1845-08-25

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Publication 833/199-200

### Information générales

Langue Français

Cote 1584-1585, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 8

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

28 Val-Richer Lundi 25 août 1845

Vous me faites trembler avec votre : " Je serai à Beauséjour avant vous si Dieu le permet. " C'est bien vrai, toujours vrai ; et on a grand tort de n'y pas penser toujours. J'ai donc raison de trembler, pourtant samedi prochain, c'est bien près. Oui, vous y serez avant moi, et j'y serai samedi. Et nous ne nous quitterons plus. Mais, je n'aime pas que vous attendiez un compagnon de voyage, je ne sais lequel. Je n'aime pas que vous soyez à la merci de ces incertitudes. Pourquoi n'avoir pas écrit à Génie ? Ma recommandation est tardive. Vous ne l'aurez qu'après demain. Et j'espère bien qu'après demain, Mercredi, vous seriez à Beauséjour, ou tout près d'y être. Certainement vous ne rencontrerez pas une trombe en route. J'ai beaucoup pensé à celle de Monville. Je vous en ai peu parlé parce que je n'aime pas à arrêter votre imagination sur les choses tristes et effrayantes. Vous vous en laissez trop saisir.

Si vous aviez des yeux, je vous enverrais une lettre de Barante, assez intéressante. Il a quitté la Suisse et m'a écrit d'Auvergne où il est allé pour son Conseil général. Il me dit : " Mon inutilité me pèse moins ici qu'à Paris." Je le comprends. Sa position est vraiment désagréable. Et il n'y a pas moyen qu'elle change.

Je suis fort sensible à la bonne intention de lord Cowley sur Tahiti. Il a raison, & j'y comptais. Je l'ai toujours trouvé excellent, plein de sens et de bon vouloir. Et je compte aussi beaucoup sur Lady Cowley, à qui j'ai toujours trouvé bien de l'esprit, et qui en a, j'en suis sûr plus qu'elle n'en montre. Elle est très franche & ne cache jamais ses sentiments ; mais elle n'en fait nul étalage. J'aime bien cette manière là. On dit que le Roi de Prusse a dépensé, pour recevoir la Reine 400 000 thalers. C'est le compte de Berlin. L'émeute de Leipzig l'a frappé. Il est rentré à Berlin, en veine d'humeur et de répression contre la liberté religieuse. Il a fait défendre à Uhlich, Ronge et Czerski, toute promenade prosélytique. Mais personne ne le craint huit jours de suite.

Je me suis promené hier pendant quatre heures dans un pays charmant, tout autour du Val Richer, avec tout ce qui se peut d'escortes à cheval et à pied, d'arcs de triomphe de fleurs, de discours, de coups de fusil. J'ai rendu beaucoup de services à cette population. Ses affaires vont bien. Elle me trouve bon et de facile accès. Il y avait hier un sentiment de bienveillance vrai et général, et un désir vif de le manifester, et de s'amuser en le manifestant. Mes enfants étaient charmés. Cela m'a plu. Ce qui est assez remarquable, c'est l'empressement du Clergé. Jamais tant de curés ne sont venus me voir, et avec autant de témoignages de déférence et de dévouement. Evidemment ce que j'ai fait quant aux Jésuites ne m'a fait aucun tort parmi les prêtres. Au contraire. Mais on a peur des Jésuites et ces prêtres, qui sont plus constants que fâchés de les voir un peu battus, se seraient bien gardés de s'en laisser soupçonner auparavant.

Le chancelier est malade. Il devait venir passer un jour chez moi, en allant à Trouville où Mad. de Boigne a acheté une petite maison. Il est resté à Paris avec la fièvre. Duchâtel le trouve frappé et m'en paraît lui-même assez inquiet. Adieu. Vous ne me dites pas si toute bile est passée. Vous me direz ce qui vous convient en attendant Page. Adieu. Adieu. Dans six jours, un meilleur adieu. G.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 28. Val-Richer, Lundi 25 août 1845, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1845-08-25

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

## Informations éditoriales

Date précise de la lettreLundi 25 août 1845

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationBoulogne

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 05/11/2020 Dernière modification le 18/01/2024

---

Malakoff le 15 Juin 1805.

Vous me faites tomber une  
larme à l'heure à laquelle vous de-  
vez à présent être dans votre pays, longues semaines  
de paix et d'oubli pour nous tous.  
Mais sans peine de tems que, pendant quelque  
temps, soit bien pris. Mais, come y étant, nous  
devons, n'y être, dans le siècle de nos  
guerres plus. Mais je devine pas que vous,  
attendez un temps où ce voyage sera né des  
besoins. Et lorsque pas, que nous soyons à la  
merci de ce résultat. Mais que, quand  
je crois à faire, j'en recommande tel  
fardeau. Vous ne ferez qu'après demander. Si  
j'espére bien qu'il sera, bientôt, une  
sorte de Beaujolais, ou tout pris de che-  
vallement, sans ne renoncer pas aux  
triumphes en route. Mais devant venir à cette  
semaine. Je crois en ce peu grande prépa-  
ration pas à volonté votre imagination  
d'autant plus facile et heureuse. Mais sans  
en faire trop tarder.

Le temps alors que je vous emmènerai  
me laisse de débarquer sans intervalles. Il  
est difficile de faire ce voyage en

est celle pour laquelle j'aurai le moins de  
mal à me faire venir, si je puis faire de la  
comparaison. La position est évidemment singulière.  
Et il n'y a pas moyen qu'elle change.  
Le seul fait déroutant à la toute intention  
de leur manière de faire. Il n'environne que  
l'empereur. Il faut toujours tenir ce qu'il a fait,  
ce qu'il a dit, ce qu'il a voulu. C'est simple aussi.  
L'empereur est le seul souverain, à qui j'ose faire  
l'honneur de l'appeler, et qui n'a rien fait  
plus qu'il n'a voulu. Il ne peut pas faire autre  
que cela, mais de tellement; mais il a été  
fort mal éduqué. J'aurais bien fait mieux  
ça.

Il est fort à faire pour l'empereur, pour  
l'occident de devoir, pour nos Etats, que le  
compt de plusieurs millions de dollars  
se rapporte à Berlin ou à une  
d'autres de nos villes, contre les villes  
religieuses. Il n'est pas difficile à Berlin, Prague  
ou Leyde; tout comme peuvent par exemple,  
leur personnes ou le moins bientôt faire ce  
châtiment.

Et sur cette proposition, bien devant l'heure  
heure, dans un pays éloigné, sans aucun  
des Etats-Unis, avec tout ce qu'il y a de  
la chose en ce pied, nous ne trouvons que  
quelques-uns de ces empereurs, mais

plus beaucoupl de Scovins, à cette population. Les affaires vont bien. Ille me donne bon et ce facile avis. Il y a de la haine en destination de l'environs de Paris et général, et un degré vif de la manifestez, et de l'amener en le manifestant. Mes enfans étoient charmants. Tela va plus.

Le qui est assez remarquable, c'est l'imperceptible de Bruxelles. Jamais tant de temps ne sont venus sur venir, et avec autant de lassitudez, de dépression et de découragement. Néanmoins ce que j'ai fait quant aux départs ne m'a fait aucun tort parmi les autres. Au contraire. Mais on a peur de départs, et ces autres, qui sont plus contents que fachez de les voir un peu tristes, de Scovins bien quittes de son faible tempérament auquel devant.

Le chanoine est malade. Il devait venir passer un jour chez moi en allant à Bruxelles. Il m'a acheté une petite maison. Il est retourné à Paris avec la fièvre. D'abord le tonnerre frappé, et sans faire lui même une inquiétude.

Adieu. Vous ne me direz pas si cette tête est pensée. Pour me dire ce qui vous convient en attendant l'age. Adieu. Adieu. Pour deux jours, un meilleure adieu.